

Cours 3.1. Épistémologie (théorie de l'interprétation)

Emplacement:

3. Cours de 1981 à 1984

3.1. Épistémologie 1981-1982 (EP1-EP30, 42 p.)

3.2. Théorie de l'interprétation , 1981-1982 (DU1-DU41, 68 p.)

3.3. Logique, 1981-1982 (L01-L103, 145 p.)

3.4. Méthodologie, 1981-1982 (ME1-ME15, 25 p.)

3.5. Introduction à la hiéroanalyse , 1981-1982 (HA1-HA169, 233 p.)

3.6. Introduction à la philosophie grecque, 1982-1983 (GW1-GW235, 295 p.)

3.7. Introduction à la pensée moderne , 83-84 , (MHD1-MHD264, 301 p.)

Remarque : Ce cours a été mis en page avec un interligne plus important que le texte du cours original. Les références de l'ancienne version ne correspondent donc pas à la pagination actuelle de Word. C'est pourquoi la pagination originale est affichée systématiquement avec les lettres « EP », qui signifient « Épistémologie » et proviennent de l'ancien système de numérotation des pages.

Introduction : L'épistémologie et le gnosticisme désignent tous deux l'étude de la connaissance. La connaissance humaine possède une dimension objective et une dimension subjective. Connaître signifie avoir conscience de quelque chose. Un sujet est confronté à un objet. L'expérience de l'introspection nous convainc de notre conscience. Ce « quelque chose » que nous apprenons à connaître peut aussi se manifester en nous. Pensons aux inspirations, ou plus encore, à une expérience paranormale ou religieuse. Si le scientifique spécialisé maîtrise son domaine, il n'en va pas de même pour l'ontologue . La totalité du réel est trop vaste pour qu'un être humain puisse la maîtriser pleinement. Les sciences naturelles expliquent les données ; les sciences humaines les comprennent. Tout cela est abordé dans ce cours, qui, soit dit en passant, est accompagné d'une riche bibliographie.

Sommaire : Cliquez sur la section que vous souhaitez lire.

Partie 1. Épistémologie (épistémologie, gnoséologie)	2
Échantillon bibliographique.	2
Description.	2
Description de la philosophie comme type de connaissance.	5

(je) L'existence humaine comme philosophie « existentielle » ou pré-réflexive (3/4).	5
(ii) (Le grand) art comme philosophie de la vie et du monde (5/).	7
(iii) Les sciences spécialisées comme vision de la vie et du monde (5/6)	8
(i) «Erclaren» et «verstehen».	15
(ii) La structure de la science expérimentale ou « dure » (12/17)	18
Digression : critique de l'idéologie (17/21)	25
Échantillon bibliographique (21/23)	30
Digression : Philosophie (23/25)	32
Science et philosophie unifiées (25/27)	36
Digression : Théologie (l'étude des dieux) (28/30)	40

EP1

Cours 3.1. Épistémologie

Partie 1. Épistémologie (épistémologie, gnoséologie)

Échantillon bibliographique.

-- *RM Chisolm* , *épistémologie* , Utrecht/Anvers, 1968 (connaissance et opinion correcte, preuves directes et indirectes (évidence), critère, phénomènes (apparences), vérité, valeurs rationnelles) ;

-- *A. Virieux-Reymond* , *L' épistémologie* , Paris, 1966 (invariants et structures formelles, méthodologie des sciences ; - brève introduction à l'épistémologie française contemporaine) ; -- historique :

-- *G.-G. Granger* , *La pensée rationnelle* , Meppel, 1971 (met l'accent sur l'aspect rationnel au *détriment* du religieux, du mythique et du vital) ;

-- psychologique : *J. Piaget, Psychologie et épistémologie* , Utrecht/Anvers, 1973 ; -, *Épistémologie génétique* (Une étude du développement de la pensée et de la connaissance), Meppel, 1976 (le développement de la connaissance et de la pensée décrit par un psychologue à pensée structurale).

Description.

« Epistèmè , scientia , science » – plus largement : « gnosis, cognitio , connaissance » – constituent le double objet de la théorie de la connaissance. Toute connaissance possède un aspect objectif (le « noëma »), à savoir le monde et la vie (y compris la vie intérieure), et un aspect subjectif (le « noësis », à savoir la conscience de l'objet).

Les deux sont indissociables : sans « conscience scientifique », on ne peut faire de science ; la « conscience de classe » est propre à la classe sociale et à ses problèmes ; la « conscience primitive » garantit que le primitif « vit dans un monde très différent du nôtre ».

La connaissance peut donc être décrite comme la conscience, la perception : ce dont on n'a pas conscience, on ne le connaît pas ; ce dont on n'est pas conscient, on ne le connaît pas.

Il convient de noter que la conscience peut effectivement être mesurée à l'aide d'équipements modernes (et relève donc strictement de la psychologie expérimentale), mais qu'elle n'est en réalité connue (réalisée) que par l'introspection ou la rétrospection, si décrites par les psychologues expérimentaux, c'est-à-dire par la méthode réflexive (un retour sur soi, à la manière d'une boucle). Ceci montre qu'on ne peut échapper à un minimum de « conscientisme » (dans la réflexion sur la conscience et l'introspection).

D'un point de vue épistémologique, on peut formuler une typologie élémentaire (théorie des espèces) :

(un) superficiels (les types externalistes , agissant comme des étrangers) :
i / tradition et mode comme élément stable et mobile de notre savoir : ecclésiastique et Les traditions populaires sont tenaces ; après la Seconde Guerre mondiale, c'était l'existentialisme, vers mai 1968 le néo-marxisme, et aujourd'hui le structuralisme, oui, le poststructuralisme (et le Nouveau Philosophes) 'mode' ;

EP2

Après tout, la soi-disant « intelligentsia » (c'est-à-dire l'avant-garde créative qui réalise un travail novateur dans divers domaines culturels tels que l'art, la science, la politique, l'économie, etc.) est beaucoup plus soumise aux formes de connaissance « à la mode » que le peuple ou le clergé, dans la mesure où celui-ci est intégriste (catholique) ou fondamentaliste. (Protestant) est ;

ii/ opinion modeste (individuelle ou collective) et dogmatisme ou L'idéologie est une opinion sans prétention, consciente du caractère non examiné de son affirmation. Le dogmatisme (qu'il convient de distinguer strictement du « dogme » au sens de vérité généralement acceptée au sein d'un groupe) est traditionnellement, voire souvent, fondé sur des convictions religieuses. En revanche, l'idéologie, et notamment les idéologies sociales

plus récentes (le libéralisme (centré sur l'individu), le socialisme (marxiste : centré sur le collectif mais « étatiste », donc accompagné d'une stricte autorité de l'État ; l'anarchisme : centré sur le collectif mais anti-étatique), le solidarisme et/ou le personnalisme (et la « synthèse » individuelle et collective), le nationalisme (tribunal populaire), le fascisme (centré sur le parti et l'armée), etc.) sont des opinions prétentieuses, voire fanatiques (cf. H. Hempel, *Variabilität* et *Disziplinierung des Denkens*, Munich/ Basel, 1967, pp. 130/168 (*Ideologische Denksysteme*)), mais, différant en cela du dogmatisme, au moins dans son sens religieux, des opinions qui se parent d'une apparence de recherche scientifique ;

(b) Les types approfondis (internalistes, connaissant bien le sujet en tant qu'« initiés ») sont principalement deux formes de connaissance : **i/** sciences spécialisées et **ii/** philosophie ; elles s'appuient sur l'historia, l'inquisitio, la recherche, et plus précisément la recherche méthodique (non pas aléatoire, mais selon les règles de la véritable recherche) sur la vérité objective concernant les choses et les processus.

À moins que... la science spécialisée (ou plutôt, selon l'expression de McLuhan, l'idiotie spécialisée) et la philosophie (ou plutôt, la fausse profondeur et/ou la spéculation) ne dégénèrent en idéologie, dogmatisme, opinion, tradition, mode ou autre, qui, en tant que connaissance, reste inexplorée.

Seule la confrontation personnelle avec la « chose » (le soi-disant « objet ») elle-même, qui implique de s'inciser dans une substance, permet – avec un peu de chance du moins – d'acquérir une expertise, ou une connaissance responsable (que cette confrontation personnelle soit scientifique ou non scientifique).

B. Bolzano (Prague : 1781-1848), plus tard l'« École autrichienne » (avec Franz Brentano (1838-1917) et ses élèves (C. Stumpf (1840-1936), A. Meinong (1853-1927) et E. Husserl (1859-1930))), nous ont fait remarquer la nécessité « des questions S'engager « soi-même » dans un effort méthodique de notre conscience orientée vers la connaissance. De cette manière, on découvre ce qu'on appelle le « fondement » de la matière elle-même : car celui-ci se révèle au cours de l'investigation, soit par rencontre directe, soit par inférence indirecte.

EP3

Note : Le dilettante en sait long. « quelque chose » ; le spécialiste connaît quelque chose « tout » ; la personne informée se situe entre les deux : elle est (approfondiment) informée sur un « objet ». Ce cours fait référence à cette information approfondie, et non aux deux autres types d'introduction à la connaissance et à la pensée philosophiques.

Description de la philosophie en tant que type de connaissance.

La philosophie peut se définir comme l'interprétation de soi-même (vision du monde) et du monde (univers) (vision du monde). Une telle caractérisation est insuffisante, car :

(je) l'existence humaine – également, depuis S. Kierkegaard (1813/1855), et même depuis la philosophie « positive » (c'est-à-dire fondée sur la réalité factuelle) de F.W.J. Schelling (1775/1854), appelée « existence » (au sens d'existence humaine factuelle) –

(ii) l'art (par opposition au « cabaret », le soi-disant « grand art »), en particulier l'art des mots, bien sûr,

(iii) Les sciences spécialisées, qui s'intéressent à un « sujet » faisant partie ou aspect de la réalité, proposent autant d'interprétations de la vie et du monde. Il s'agit de clarifier la différence dite spécifique ou distincte (caractéristique de classe). Ce que nous allons faire maintenant, très brièvement.

(je) L'existence humaine comme philosophie « existentielle » ou pré-réflexive (3/4).

Les philosophes écossais (XVIIIe et XIXe siècles, avec Th. Reid (1710/1796) comme figure de proue et Cl. Buffier, SJ, *Traité des vérités premières* (1717) comme précurseur français) ont mis l'accent sur le « sens commun » (sensus communis), ou l'intellect pré-scientifique et philosophique : il possède, en dehors de toute science et philosophie spécialisées, sans aucune forme de preuve, des intuitions qui révèlent un jugement immédiat sur une nature humaine universelle. On peut y distinguer trois types de connaissance :

vérités a priori , les intuitions qui se présentent sans syllogisme ni raisonnement déductif (voir ont formulé plus tard (par exemple « Trois fois trois font neuf » (qui est formulé différemment par les peuples sans nombres , mais n'est pas pensé différemment)) ;

b / postérieur des intuitions, des vérités de nature plus empirique ou expérientielle (donc par exemple « Le jaune diffère du rouge »);

c / fondamental bien que contingent (c'est-à-dire non nécessaire, ou du moins simplement a priori) **vérités** du raisonnement :

c 1/ l'existence du clairement perçu (« Je le vois ici de mes propres yeux, après tout ») devant moi ! (avec une dominante introspective) ou le clairement remémoré (« Je l'ai vu moi-même, de mes propres yeux ! » (avec une dominante rétrospective) ;

c 2/ l'existence de son propre contenu changeant de conscience (« Je suis triste », "JE décision de faire quelque chose")

EP4

ainsi que l'existence d'une identité propre et durable (« C'est moi qui l'ai fait et j'en éprouve des remords, même maintenant, des années plus tard, parce que c'est moi qui l'ai fait ») ; – le soi-disant « moi » plus profond comme origine de ses propres actions est évident à partir de ceci – ;

c 3/ l'existence de l'autre (« Moi comme vous et lui, respectivement elle, nous sommes des personnes avec **un** bon cœur mais de nombreuses faiblesses ») ; - le « moi » plus profond de l'autre se révèle dans l'apparence et le comportement comme moi-encore (pour parler avec A. Schopenhauer (1788/1860)), si je suis aimant, et comme non-moi (id.), si je suis hostile envers mon prochain.

Note – Le père Maine de Biran (1766/1824), un des prédécesseurs du français L'existentialisme ajoute à cette liste d'intuitions pré-scientifiques et philosophiques les soi-disant « vérités sensibles » ou « vérités divines » (cf. *Maine de Biran , Mémoire) . sur le perceptions obscurs* , 1807 (Paris, réédition 1920)).

Le Biran récupère *Voltaire L'Histoire générale* rapporte que le fils de la malheureuse Marie Stuart, Jacques VI, prince d'Angleterre et d'Écosse, dans le ventre de sa mère — il suffit de se rappeler ce que *Luc 1:41* raconte à propos de saint Jean-Baptiste dans le ventre d'Élisabeth lors de la salutation de Marie, la mère de Jésus — subissait les répercussions de la peur que sa mère avait éprouvée en voyant l'épée fatidique sur le point de transpercer son amant, David Reggio : le roi Jacques VI conserva, tout au long de sa vie, une

terreur et un tremblement involontaire à la vue d'une épée tirée, quoi qu'il fasse pour se contrôler (oc, 25).

Maine de Biran signale également certains rêves (loin d'être tous) qui ont une valeur d'avertissement (oc., 27). Plus simplement encore : qui n'a jamais entendu quelqu'un dire (ou ne l'a jamais dit lui-même, spontanément) : « On me l'a donné » ? Ou : « Soudain, je l'ai vu » (« Eurêka »). Ou encore : « Je vais y réfléchir. »

La parapsychologie moderne, dans la tradition de l'occultisme ancien, nous a ouvert les yeux sur cette seconde couche du sensus communis, de sorte que nous y ajoutons, à juste titre, les vérités divinatoires ou sensibles (de nature contingente, mais tout aussi fondamentales que les vérités « séculaires » ou du monde intérieur citées par les commonsensistes écossais encore fortement rationalistes).

Les existentialistes (notamment français) ont souligné que toute philosophie, voire toute discipline créative, puise sa source dans une expérience existentielle privilégiée. C'est ce qu'affirme *J.P. Sartre* (1905/1980) dans ses * *Situations* *, *Paris*, 1947/1949, tome I (* *La liberté* *). *Descartes* , père du rationalisme innéiste moderne (qui postule l'existence de représentations ou « idées » innées), a subi dans sa jeunesse la « contrainte » du raisonnement rationnel en mathématiques et surtout en géométrie – une caractéristique qui imprègne toute son œuvre et qui, de fait, en fait, la transforme en un système (à l'instar de Martial) . Guérault l'a clairement indiqué).

EP5

(ii) (Grand) art comme philosophie de la vie et du monde (5/).

La philosophie diffère de l'existence humaine (dans la mesure où elle ne contient aucune trace de doctrines) et de l'art en ce qu'elle emploie (exprimés mentalement) des concepts (contenus de la pensée) ou (dits linguistiquement) un langage technique (terminologie) pour interpréter le monde et la vie, lesquels prétendent à la réalité : dans la mesure où l'existence et l'art contiennent également un langage conceptuel qui prétend représenter la réalité, ils constituent une « philosophie » plus ou moins explicite ; pourtant, l'existence et l'art sont souvent trop peu prétentieux pour être une véritable philosophie (surtout lorsque l'art est fictif sans viser la réalité sous sa « fiction »).

Les concepts ou termes techniques sont des termes généraux qui reflètent une régularité dans la réalité (et sont donc « abstraits » par rapport à l'individu concret qui occupe si souvent le devant de la scène dans l'existence et l'art) : les cas vivants (casuistique) et les exemples (exemplarisme) mènent souvent à l'existence et à l'art.

Il existe néanmoins des formes hybrides : Jean-Paul Sartre, le grand existentialiste-marxiste, a écrit des romans dans lesquels ses concepts abstraits sont articulés (ce sont des « romans philosophiques »).

les études littéraires sait, soit dit en passant, qu'il existe un « roman à thèse », c'est-à-dire une histoire apparemment individuelle et concrète, mais contenant une « thèse » défendable (par exemple, les « Elendmalerei » des romans naturalistes, qui dénoncent la misère naturelle et culturelle à travers des figures et des situations concrètes et individuelles).

Une cathédrale médiévale, par ses vitraux et ses sculptures, offre une représentation vivante de la vision du monde et de la philosophie de vie catholiques : parfois, la dimension didactique de cet art est particulièrement frappante. En ce sens, la philosophie y est présente, mais toujours dans un sens plus implicite (non dévoilé, insaisissable).

Bibliogr . Exemple :

(1)

-- R. Harper, *Nostalgie (Une exploration existentielle du désir) et l'épanouissement à l'ère moderne*, Cleveland (Ohio), 1966 (Les contes de Grimm servent de modèle conceptuel *auw* pour refléter l'atmosphère de certains cercles des XIXe et XXe siècles);

(2)a.

- J.-P. Richard, *Poésie et profondeur*, Paris 1955 ;
- O. H. Fidell, *Idées en poésie*, Englewood Cliffs, NJ, 1965.
- GR Urbain, *Kinèse et Stase*, La Haye, 1956;

(2)b. -- RS Seal/ J. Krg, *Pensée en prose*, Englewood Cliffs, NJ, 1962-2

(iii) La science spécialisée comme vision de la vie et du monde

(5/6)

La science spécialisée est l'interprétation du monde et de la vie, spécifiquement sur les plans conceptuel et linguistique, et, en ce sens, elle est étroitement liée à la philosophie. Cependant, la science spécialisée n'est pas

ontologique ; car elle se fixe sur une partie ou un aspect de la réalité totale (spécialisation relative à l'objet) plutôt que sur l'« être », c'est-à-dire la totalité du réel.

EP6

L'ontologie (aussi appelée métaphysique) est ce qui définit et distingue la philosophie des sciences spécialisées. Le scientifique spécialisé pense de manière fragmentaire : il s'enferme dans son objet, limite son intérêt à tout ce qui n'est pas son objet et fait abstraction du reste de la réalité.

C'est là la « force » typique du scientifique spécialiste : il « maîtrise » son domaine aussi complètement et aussi profondément que possible. L'ontologue (métaphysicien), le philosophe, ne peut en faire autant : il est, de ce fait, trop conscient de la totalité ; son « objet » est le système absolu, l'ensemble absolu de tout ce qui « est », de quelque manière que ce soit. Au-delà, il n'y a « rien ».

Depuis Aristote de Stagire (-384/-322), précepteur d'Alexandre le Grand, l'ensemble absolu (qui rassemble tout ce qui existe) est appelé « être » (au sens collectif) ou simplement « être ». Le terme « être » désigne l'ensemble ultime (et la cohérence ou le système ultime).

Conclusion : Interprétation du monde et de soi-même en son sein (le 'sont' La philosophie, qui porte le nom de ses deux principales divisions (en référence à ses concepts et termes, et qui prétend appréhender la réalité et la totalité – la conscience), est une discipline qui, dans la mesure où elle se manifeste d'une manière ou d'une autre dans l'existence, l'art et les sciences spécialisées, sont des activités humaines « philosophiques ».

Propédeutique . – Le caractère totalitaire de la philosophie implique qu'elle, dans le ordre des programmes, le dernier vient :

(i) Isocrate d'Athènes (-436/-338), avec Xénophon d'Athènes (-430/-354), le grand **Pédagogue de** la Grèce classique , il prônait une éducation générale, fondée sur un certain nombre de matières.

1/ arithmétique , géométrie, musique, astronomie (les matières pythagoriciennes) ; **2/** grammaire, rhétorique, dialectique (l'art du raisonnement) (les matières sophistes), plus tard à Alexandrie . pai dei a ' (connaissance encyclopédique) et même plus tard au Moyen Âge appelés 'artes liberales ' (arts libéraux ou connaissance) : il les considérait comme

propaedeutis , éducation préliminaire, en relation avec la philosophie (également appelée 'sagesse') ; ils sont ' propédeutique ' au sens premier ;

(ii) Plus tard, l'étude élémentaire d'une science spécialisée ou d'une autre fut également appelée propédeutique ; en effet, quiconque entreprend la philosophie a besoin d'une telle « base », surtout de nos jours où nous vivons dans une culture scientiste , dont le philosophe conscient de la totalité doit nécessairement tenir compte sur la base de son sens de la totalité de l'« être ».

Digression : Théorie des sciences (épistémologie au sens strict).

La science de la science a pour objet la similitude et la cohérence des sciences spécialisées (épistémologie comparée). Elle est diachronique (épistémologie historique) et synchronique (épistémologie systématique).

EP7

Exemple de bibliographie :

À l'exception de Virieux - Reymond (p. 1 supra) doit être mentionné

-- B. Bolzano, *Wissenschaftslehre* , 4 Bde , 1837 (réédition de 1929) ;

-- Bridgman , *La logique de la physique moderne* , New York, 1927 , p. 1 , 1960² (physicien) opérationnalisation : observation, description au moyen de termes physiquement observables , formulation d'hypothèses (conditions nécessaires et suffisantes pour tenter l'explication), vérification (de l'implication logique de l'hypothèse) ;

-- Père Guéry , *L' épistémologie (Une théorie des sciences)* dans A. Noiray , dir., *Le philosophie* , Paris, 1969 ¹ , 1972 ² , t. Moi, p. 135/178 : Piaget ; - Bachelard (*Le nouvel esprit scientifique* , Paris, 1934), Canguilhem, Althusser ; - Conservatoires).

-- RE Butts/ Jaakko Hintikka, *Actes du cinquième congrès international de logique, méthodologie et philosophie des sciences* (Ontario, Canada, 1975), Dordrecht/Boston, 4 - vol., 1977 (théorie de la science au sens large) ; non positiviste :

-- WB Gallie, *Peirce et le pragmatisme* , New York, 1966 (en particulier Peirce' s Théorie de Connaissances : pp. 59/137).

-- K.-O. Apel, *Éd ., Charles S. Peirce, Écrits I (Zur Entstehung des pragmatismus)*, Francfort-sur-le-Main, 1967.

-- id. , *Écrits II (Vom Pragmatisme zum Pragmatizismus)*, ibd ., ·1970;

-- J. Habermas, *Technique und Wissenschaft als Ideologie* , Francfort, 1968 (typique de la théorie des sciences de l' École de Francfort : la théorie « analytique » (comprendre : positive) des sciences devrait être corrigée par une théorie « dialectique-critique » des sciences qui intègre le contexte socio-historique des sciences et des technologies) ;

-- HG Gadamer , *Vérité et méthode* , Tübingen, 1961 ¹ , 1965 ² (à la manière de De Schleiermacher et Dilthey , des existentialistes Heidegger et Bultmann , cette théorie de la science est « herméneutique » (« verstehend », compréhension ou appréhension, c'est-à-dire soutenue par une interprétation empathique) ;

-- K.-O. Apel, *Szientistik , Hermeneutik , Ideologiekritik (Conception un Wissenschaftslehre en erkenntnisanthropologischer Sicht)*, dans K.-O. Apel et al., *Hermeneutik et Critique de l'idéologie* , Francfort- sur-le-Main , 1971.

Cet échantillon bibliographique prouve que l'intelligentsia moderne est en désaccord sur le concept de « science ».

Concernant l'histoire des sciences :

-- Maurice Daumas , *Histoire de la science* , Paris, 1957 ; ainsi que deux ouvrages traitant des *origines* de la science :

-- R. Berthelot , *La pensée de l'Asie et l'astrobiologie* , Paris, 1938 ¹ , 1972 ² (dans *En Mésopotamie, un type de pensée a émergé qui procédait initialement de manière bio-solaire ou bio-astrale, puis astrobiologique* (examinant le lien entre la vie sur Terre et les corps célestes) ;

-- J. P. Vernant et al., *Divination et rationalité* , Paris, 1974 (dans les cultures chinoise, mésopotamienne ancienne , gréco-romaine ancienne et même africaine, la divination (c'est-à-dire la connaissance paranormale ou le mantisme) est loin d'être anti- « positive » (c'est-à-dire en phase avec la perception et la formation de concepts) ; bien au contraire, la divination est la première forme de connaissance scientifique).

Selon M. Daumas , trois sciences spécialisées se sont implantées presque partout : l'astronomie, les mathématiques et la médecine (presque simultanément en Chine, en Inde et en Grèce).

EP8

Comme W. Jaeger , *Plaideia (Die Formung des Griechischen Menschen)*, 3 Bde , Berlin, 1934/1936 ¹, 1936/1947 ², démontre que les philosophes grecs appelés « physiciens » (philosophes de la nature) représentent un grand pas en avant dans la science spécialisée : ils les conçoivent comme une enquête sur la « nature » (essence, nature) des choses et des processus du monde visible, qui est compris comme un « cosmos » formant un tout organisé dans un ordre hiérarchique, dans lequel l'homme occupe une place plus ou moins centrale.

-- Al. Koyré , *Galilée et Platon* , dans *le Journal de Histoire des idées* , IV (1943), a montré que G. Galilée, le fondateur de la science moderne exacte (qui allie précision mathématique et empirique), représente un nouveau pas en avant qui nous sépare de la conception antique et médiévale de la science.

Description du concept de science (positive).

Les sciences spécialisées ont un caractère « abstrait » (qui néglige un certain nombre de données) :

- a. son matériel L'objet est parfaitement aligné par rapport au reste (qu'il s'agisse de configurations, le feedback, l'influence de l'inconscient , les phénomènes de groupe, les opérations rituelles ou numériques sont) ;
- b. également l'approche ou son officiel L'objet se distingue nettement du reste de approches:
 - b 1.** la description , l'explication et la vérification de l'explication sont toujours présentes ;
 - b 2 .** Cette description, cette explication et cette évaluation sont intersubjectives : elles sont réalisées par et sous réserve du jugement du groupe de personnes qui « scientifiques spécialistes » est appelé (Peirce parle de « sensus ») « catholicus » (signifiant le sentiment général, l'interprétation) et Royce de « communauté d'interprétation » (signifiant la communauté d'interprétation) ; toutes les autres personnes sont exclues ;

b 3. Cette communauté d'interprètes est toujours, au minimum et essentiellement (méthodologiquement) ou au maximum (idéologiquement) sécularisée, c'est-à-dire tournée vers l'intérieur : tout ce qui va au-delà et/ou transcende ce monde visible et tangible ne s'applique pas à ce groupe de personnes, qui met ainsi entre parenthèses les données extra- et surnaturelles (naturalisme méthodique ou sécularisme) ou les exclut (sécularisme idéologico-dogmatique).

Conclusion : le caractère abstrait ou unilatéral de la science spécialisée la distingue de la philosophie, qui par définition n'est pas abstraite et s'adresse à l'objet matériel (« l'être ») et à l'objet formel (données non décrites, non expliquées et non testées... qui « existent » autant que les autres et la communauté interprétative dépasse les interprètes purement scientifiques ; le sécularisme est également perçu comme unilatéral par le philosophe, qui pose au moins le problème de la réalité non séculière (métaphysique)).

EP9

Cette description peut également se dérouler différemment.

Th. Kuhn, La structure de la science (Revolutions , 1964 (en néerlandais : Meppel, 1972) souligne que L'évolution historique des sciences est marquée par des révolutions éphémères. Citons par exemple : **a)** la divination primitive ; **b)** l'astronomie, les mathématiques et la médecine antiques, ainsi que la physique grecque (science naturelle) ; **c) la science exacte** galiléenne (mentionnée précédemment).

Aristote physique, la mécanique de Galilée, celle de Newton Principia , L'électricité de Franklin , le Traité élémentaire de chimie de Lavoisier , le Traité élémentaire de chimie de Darwin L'origine des espèces, la théorie de la relativité d'Einstein, etc. ;

(i) Il existe des périodes de calme et de diligence où prédomine la science « normale » (c'est-à-dire les formes établies de connaissance), caractérisées par une « matrice » disciplinaire (= scientifique spécialisée) (tableau d'éléments) ; cette matrice est, selon Kuhn,

1 / un tout défait,

2/ propriété commune de un groupe scientifique, de **(a)1** . croyances de nature cognitive : La loi du travail (= action) et de la contre-action (réaction) par exemple ; ou encore : conceptions philosophiques (« métaphysiques ») mal fondées : « la réalité entière est constituée de matière, d'énergie et d'information », **(a) 2.** jugements de évaluatif nature (jugements de valeur) :

C'est plus scientifique « aborder les phénomènes de manière quantitative plutôt que qualitative » (ou vice versa) ; « la simplification est préférable » ; Ces deux types de jugements ou prémisses de base , cognitifs et axiologiques , sont présumés sans preuves suffisantes (ce sont donc des préjugés, mais des préjugés utiles) ;

(a) Méthodes, appelées « techniques » par Kuhn, de nature exemplaire (« paradigmes ou exemples de manuel ») : problèmes ou tâches modèles avec des solutions modèles correspondantes, de nature générale mais suffisamment flexibles pour permettre une imitation créative dans la communauté scientifique.

Mathésiologie (Ampère), mathésiotaxe (Durand de Gros).

Ces deux termes désignent la classification ou la catégorisation scientifique (typologie). Une triade régit ce sujet : les objets des sciences spécialisées sont, en effet, soit idéaux (dans le langage mentaliste), soit symboliques (dans le langage linguistique), soit empiriques ; ces derniers se subdivisent en sciences naturelles et sciences humaines ou « spirituelles » ; d'où la division tripartite des sciences spécialisées.

-- C. Hempel , *Philosophie des sciences naturelles* , Prentice-Hall, Englewood Cliffs, NJ , 1966 , parle de sciences non empiriques (linguistique, logistique, mathématiques), par sciences naturelles (physique, chimie, biologie) et sciences « sociales » (**comprendre** : sciences humaines) (psychologie, sociologie, sciences politiques, l'ethnologie, l'économie, ainsi que les sciences historiques, etc.).

EP10

H. van Praag, Information et énergie (Éléments constitutifs d'une nouvelle vision du monde),

Bussum (1970, p. 45 et suivantes) parle de « sciences symboliques » (qui étudient les matières « idéales ») et de « sciences de la réalité ». Il parle également de

« sciences de l'information » et « sciences de l'énergie » :

« Toutes les sciences traitent des concepts d'énergie et d'information, mais dans les sciences naturelles, le concept d'énergie est privilégié, tandis que dans les sciences culturelles (ou humaines), c'est le concept d'information qui est privilégié. » (oc ,47).

-- M.Cl. Bartholy / P. Acot , *Philosophie . Épistémologie. Précis le vocabulaire* , Paris, 1975, conçoit une double épistémologie :

(a) épistémologie de 'exact' sciences, subdivisées en :

(a)1. ' formel ' (Logique aristotélicienne (*analytica*), géométrie euclidienne, théorie des nombres, logistique, géométrie non euclidienne (Lobachevsky , Riemann), métalinguistique)

- ce qui correspond aux sciences idéales ou symboliques d'avant -;

(a) 2. Sciences physiques et biologiques – qu'en est-il de sciences naturelles correspond ;

(b) épistémologie des sciences humaines (psychanalyse freudienne, linguistique – ici il y a une exception par rapport à ce qui existait auparavant, où la linguistique était classée parmi les sciences symboliques, idéales ou sémiotiques –, anthropologie culturelle (ethnologie), matérialisme historique marxiste et économie).

Voilà qui remet en question cette classification plutôt « critériologique » des sciences spécialisées, dont nous reparlerons plus tard dans la théorie de la clarté.

Cette même attitude « critériologique » conduit à une autre dichotomie entre les sciences spécialisées, qui se manifeste sous deux formes.

i) « Erklären » et « verstehen ».

Les sciences naturelles « expliquent », et les sciences humaines, « comprennent ».

(10/12) W. Dilthey a introduit la distinction entre les « sciences naturelles », qui « expliquent », **L'école historique allemande** (menée par Droysen) s'est opposée à Comte et Buckle , qui souhaitaient extraire des « lois générales » de la masse informe des faits historiques, suivant le modèle des sciences naturelles du XIXe siècle et dans l'esprit des Lumières franco-britanniques : la liberté humaine, avec son imprévisibilité, l'unité et l'individualité de l'homme et de ses créations, empêchent une approche « scientifique » telle qu'elle s'applique aux choses et aux processus non humains .

Conséquence : histoire - « science » reste descriptif (idiographique , l'individu dans (la capture de l'histoire) ne devient pas « nomothétique » (distillant des lois générales).

L' *Einleitung in die Geisteswissenschaften* (1883) discute des idées de Dilthey . La dualité « idiographique / nomothétique » vient de W. Windelband (1848/1915), du courant néo-kantien Badener École . De cette même école vient H. Rickert (1863/1936) avec sa distinction entre science naturelle et science culturelle (dans laquelle l'accent est mis sur l'axiologie ou la théorie de la valeur).

ÉPISODE 11

Cette dualité remonte en réalité bien avant le XIXe siècle : K. Löwith , *Histoire mondiale et Heilsgeschehen* , dans WF Otto et al., *Anteile Martin Heidegger zum 60. Geburtstag* , Francfort-sur -le-Main , 1950, p. 107, affirme que la distinction entre sciences naturelles et sciences spirituelles apparaît particulièrement clairement au XVIIe siècle.

Descartes, dans la tradition de Galilée (et parallèlement au père Bacon), divise l'« être » en « res » extensa ', étendue (nature) et ' res cogitans ', pensée (esprit) : de la nature (matérielle), une certaine connaissance et même mathématique-physique est possible ; de l'esprit, pour le moment, on ne sait pas grand-chose de plus que de pures opinions, traditions et habitudes de pensée.

Vico , en revanche, dans son *Science nuova* procède de la même dualité, cependant À l'inverse, concernant la nature, étrangère à l'humanité car nous ne l'avons pas créée, aucune connaissance « transparente » n'est possible, tout au plus une connaissance mathématique et scientifique (seul Dieu, créateur de la nature, possède une connaissance transparente de celle-ci) ; concernant l'esprit, en revanche, une connaissance véritable et certaine est possible dans l'histoire humaine, car nous sommes nous-mêmes les artisans de l'histoire. La nouvelle approche de Vico s'est développée grâce à Herder et Hegel, Dilthey et Croce . (oc , 107).

Cette même dualité persiste jusqu'à nos jours. CP Snow , *Deux Cultures et le Scientifique L'ouvrage Revolution* , publié à Cambridge en 1959, l'a souligné. Et ce, au sein même des sciences humaines. Elle a persévéré jusqu'à ce jour.

(i) C. van Pareren/J. van der Bend, *Psychology and Image of Man* , Baarn, 1979, donne D'une part, un exposé des psychologies behavioriste et cognitive et, d'autre part, des psychologies psychanalytique, humaniste et marxiste. Les premières s'orientent vers une approche scientifique naturelle, les autres vers

ce qui émerge précisément en dehors de ces disciplines (l'inconscient, les potentialités humaines, le mouvement dialectique de l'histoire).

(ii) *L. Rademaker/H. Bergman, Mouvements sociologiques* , Aula, 1977, présentent, d'une part, *D'un côté*, la sociologie positiviste , de l'autre, la sociologie phénoménologique ou marxiste. Ce qui, une fois de plus, met en évidence cette dichotomie.

Réconciliation.

, les « sciences dures » et les « sciences molles » peuvent se compléter si nécessaire : Ronald Laing, par exemple, a mené des recherches sur les systèmes familiaux et l'interaction humaine, comparables à la discipline positiviste et comportementale de Th. Szasz , axée sur la théorie de la communication ; pourtant, Laing s'est également intéressé aux sciences « molles » existentielles et phénoménologiques.

« science » est définie comme un moyen de

ÉPISODE 12

(je) à propos d'une certaine zone de la réalité

(ii), de recueillir des informations fiables et vérifiées d'une manière ou d'une autre.

La conception « douce » de la science rejette la méthode « scientifique » avec assimiler à une méthode « expérimentale ».

La vision dite « pragmatique » de la science

Le mot « pragmatique » doit être compris ici au sens de :

1 / éclectique (choisir parmi de nombreux points de vue à la fois)

2/ sur la base de sa facilité d'utilisation - est une forme de réconciliation de

' Fermé ' (exclusives) écoles et méthodes en faveur d'une méthodologie « ouverte ».

-- G. Barraclough , *Méthode scientifique et le Travail du Historien* - une présentation présenté au Congrès international de logique, de méthodologie et de philosophie des sciences (1966) – dans D. Bronstein / Y. Krikorian / Ph. Wiener, *Basic Problems of Philosophy* , Englewood Cliffs, NJ 1964 ³ , pp. 206/217, réconcilie, en tant qu'historien, l' approche idiographique avec la « science » nomothétique en affirmant qu'après l'idiographie , il y a une place dans la science historique pour la généralisation et l'étude des lois : des schémas réapparaissent constamment dans le monde humain et sont

véritablement formulables dans une discipline scientifique (par exemple, la dictature, la révolution, la lutte des classes, la divergence au moment de l'apogée politique et artistique, etc.).

-- K.-O. Apel, *Szientistik, Hermeneutik, Ideologiekritik* (voir ci-dessus), prend l'appel de la personne ordinaire, et plus encore du médecin) comme modèle d'épistémologie :

(i) Dans toute conversation, il arrive que l'on ne considère plus l'autre comme un être humain (« Ich noch einmal », aurait dit A. Schopenhauer, « moi-encore »), mais comme un « objet » que l'on examine avec investigation (« Nicht- Ich », dans le langage de Schopenhauer, « pas-moi ») ; par exemple, lorsqu'un camarade réalise soudain que son camarade lui ment probablement, ou lorsque le médecin de famille, entré comme ami de la famille, entreprend d'examiner la santé du « patient » : de « moi-encore » (ami), celui qui est examiné devient soudain « pas-moi ».

(ii) Selon Apel, les sciences humaines peuvent se fonder sur ce principe : elles concilient les deux aspects dans une médiation « dialectique » de l'« explication » scientifique spécialisée et de la « compréhension » « herméneutique » (en dénonçant l'« idéologie » (c'est-à-dire l'aspect pseudo-scientifique) dans l'explication et l'herméneutique comme unilatérale).

Cependant, Barraclough met l'accent sur le scientifique (après l'herméneutique), tandis qu'Apel met l'accent sur l'herméneutique (après l'« explicatif »).

(ii) La structure de la science expérimentale ou « dure » (12/17)

illustrerons cette structure à l'aide d'une application.

Première approche.

L'observation est le point de départ de la science empirique : elle fournit les données de l'expérience sensorielle. En règle générale, ces expériences sensorielles doivent être reproductibles publiquement.

ÉPISODE 13

1/ Historique,

2/ introspectif,

3/ Les faits sensibles sont non reproductibles, exclus :

Comparez l'observation de la lune à l'horizon avec son observation au zénith (où elle apparaît plus petite qu'à l'horizon) ; comparez ces deux observations

avec la soi-disant « vision » de la lune par un voyant ou une personne sensible à un moment où personne d'autre ne la voit.

Il est connu que **(i)** l' environnement physique , **(ii)** tout instrument (par exemple un télescope) et **(iii)** des biais spécifiques dans l'observation peuvent jouer un rôle perturbateur et sont une source d'erreur.

Deuxième approche.

Les expériences, les observations – ces « faits » ou « données » doivent, dans un second temps, être consignées dans une description destinée au scientifique observateur et à la communauté scientifique. Cette représentation (ou modèle de connaissance et de pensée) ou description doit avant tout constituer des énoncés en soi (ce que *B. Bolzano* (*Wissenschaftslehre* , I, p. 71 et suiv.) (Sätze). un sich) contiennent : ces « disent » ce qui est perçu (par exemple « Au zénith, je vois la lune plus petite qu'à l'horizon ») et consistent en (ce qu'on appelle des bolzano) représentations en elles-mêmes (*Vorstellungen un sich*), les composantes des énoncés (tels que « lune », « plus petit que », « zénith », « horizon ») ; ces énoncés, constitués de représentations en eux-mêmes, forment le contenu d'un jugement qu'une personne exprime pour elle-même ou dans une communication à un collègue scientifique.

Toutefois, dans la science strictement « expérimentale », ces jugements (et leur contenu sous forme d'énoncés et de représentations) doivent être traduits en ce que l'on appelle, depuis Bridgman (1927), des définitions « physiques ou opérationnelles » (langage).

Raison : la signification stricte et sans ambiguïté des jugements parmi tous les scientifiques. Le concept de « zénith » ou d'« horizon », de « lune » ou de « moins que » doit être traduit en langage spatio-temporel, c'est-à-dire, depuis la fin du Moyen Âge et Galilée, au moyen d'« opérations » permettant de mesurer le phénomène.

Ce n'est qu'alors que l'on est certain que les représentations et les phrases elles-mêmes signifient exactement la même chose pour tous les autres scientifiques.

La règle est la suivante : plus il y a de méthodes de mesure (et donc d'instrumentation), moins l' uniformité des modèles caractéristiques sera assurée ; plus les modèles caractéristiques sont formulés à l'aide d'une seule méthode de mesure, plus ils sont flous.

Troisième approche.

Lors de l'observation de la lune

1 / observé de manière répétable et

2/ est décrit de manière physico -opérationnelle, le scientifique peut avancer une supposition ou une hypothèse, c'est-à-dire une tentative d'explication ou de clarification (abduction ou rétroduction , dans le langage de Peirce) de ce qui a été vécu et de ce qui a été décrit.

ÉPISODE 14

Une explication – ici du fait que la lune apparaît plus grande à l'horizon qu'au zénith – consiste à formuler les conditions **(i)** nécessaires et **(ii)** suffisantes (facteurs) pour l'apparition du phénomène.

Une condition est nécessaire si le phénomène ne se produit jamais sans cette condition.

Une condition est suffisante si le phénomène qu'elle détermine se produit toujours lorsqu'il se produit.

On peut maintenant construire un tableau combinatoire comme suit : l'intervalle entre l'observateur regardant la lune et la lune elle-même est le terrain sans instrument de vision (selon Kaufman et Rock (1962)) ; ce terrain sans instrument de vision est la condition de grossissement lunaire à l'horizon mais pas au zénith ;

Eh bien, cette relation entre le terrain horizontal sans instrument, d'une part, et le grossissement lunaire, d'autre part, peut être combinée de la manière suivante : l'instrument de vision horizontal — terrain sans instrument — est — vu a priori.

(1) nécessaire pour le grossissement de la lune, **(2)** suffisant pour cela ; il est **(3)** nécessaire mais non suffisant pour cela, **(4)** suffisant mais non nécessaire pour cela ; il est **(5)** à la fois nécessaire et suffisant pour cela, **(6)** ni nécessaire ni suffisant pour cela.

Ce calcul ou compte rendu des possibilités de la relation causale en question revêt une importance particulière dans les cas (3) et (4).

Appliqué à la phase de la lune : si le même observateur regarde la même lune à l'horizon à travers un tube, elle apparaît plus petite que sans ce tube ; la vérifiabilité d'une hypothèse consiste à examiner sa valeur explicative.

De même qu'une description n'est pas physiquement valable si elle n'est pas traduite en termes opérationnels, une hypothèse n'est pas « valable » si elle ne peut être testée.

(vérification) devient. Cela implique que cela se traduit en termes opérationnels :

« opérations » sont proposées qui donnent lieu à de nouvelles observations.

Quatrième approche.

La phase finale de la démarche scientifique expérimentale consiste en la mise en œuvre de tests ou de vérifications. La règle régissant ces tests est la structure même de l'expérience ou de l'essai : un essai consiste à manipuler ou à influencer des conditions naturelles de manière à observer les conséquences logiques de l'hypothèse.

Ces conditions doivent être nécessaires et suffisantes. Notre hypothèse était qu'un terrain horizontal dépourvu d'instruments d'observation, servant d'intervalle entre l'observateur et la lune à l'horizon, constitue la condition nécessaire et suffisante à l'agrandissement apparent de la lune (il suffit de penser à la psychologie de la forme). La vérification consiste en une double expérience : observer la lune horizontalement, d'abord sans instrument, puis avec un instrument. Toutes les autres conditions restent identiques ; mais l'expérimentateur « manipule », c'est-à-dire modifie arbitrairement, la condition nécessaire et suffisante. Autrement dit, comme l'affirme C.S. Peirce , l'homme intervient effectivement ou activement dans la régulation des conditions. On pourrait compléter cette double expérience en observant la lune depuis le sommet d'une colline et depuis le fond d'une vallée, par exemple.

EP15

La structure hypothético-déductive du début de l'expérience est claire : **(i)** l'hypothèse est le paysage d'intervalle entre l'observateur de la lune et la lune à l'horizon ; **(ii)** L'« implication logique » (ou « dérivation », « déduction ») est double : le « stalt » de la Lune est plus grand sans instrument ; il est plus petit avec un instrument. C'est précisément cette double implication qui est manipulée dans l'expérience.

Analyse de l'expérience elle-même.

L'expérience porte sur deux types de « variables » :

(je) la variable indépendante ,

dans ce cas, la présence ou l'absence du paysage d'intervalle : c'est cette condition ou ce facteur que l'expérimentateur « modifie » directement à volonté mais méthodiquement (et non au hasard) afin d' examiner son « effet » (« efficace » ou aussi « pragmatique », c'est-à-dire une méthode adaptée au résultat, appelée induction « efficace » depuis le père Bacon) ;

(ii) la variable dépendante ,

Dans ce cas, la « gestalt » apparente changeante de la lune ; autrement dit, la relation étudiée entre la condition (« cause », si elle est nécessaire et suffisante) et l'effet (résultat) est « fonctionnellement accessible » : la « gestalt » de la lune est une « fonction » du paysage d'intervalle, ce qui signifie qu'elle dépend du paysage d'intervalle.

Il convient de noter que les deux variables mentionnées sont les variables suivies ou contrôlées. En réalité, toute expérience comporte des variables non contrôlées : ce sont elles qui constituent son point faible, car elles peuvent avoir un impact sans que l'expérimentateur s'en aperçoive (et ne le vérifie pas immédiatement). Cela signifie que toute expérience est intrinsèquement liée à des incertitudes (que des recherches complémentaires ou le hasard pourraient révéler, le cas échéant).

Note bibliographique : pour des explications plus détaillées et techniques, voir *L. Vax , L' empirisme logique (De Bertrand Russell à Nelson Goodman)*, Paris, 1970, p. 28/59 (*Positivisme logique* ; notamment p. 56 : là où R. Carnap s'en tient au langage seul, il y a des exigences *Bridgman , La logique de la physique moderne* , New York, 1927, langage et technologie (observation, de préférence avec équipement).

Épistémologie internaliste et externaliste .

L'« internalisme » désigne la pratique qui s'intègre à la matière même : ainsi, les scientifiques spécialistes , « à l'aise » dans leur domaine, sont potentiellement de bons épistémologues . Pourtant, ce n'est pas toujours le cas : lorsqu'un chercheur ne procède pas par comparaison, ou s'il devient – selon l'expression de McLuhan – un « idiot spécialiste », il manque à son devoir de supervision de son domaine ; par conséquent, l'« externalisme » constitue un point de départ tout aussi valable pour une épistémologie rigoureuse : on considère la science comme un observateur extérieur et l'on perçoit, par exemple dans les dégâts écologiques qu'elle cause, « ce qu'elle est réellement ». En fait, ces deux perspectives sont complémentaires.

Ainsi, lors du 32e Congrès des philologues flamands à Louvain (1979), des questions sur le quoi et le comment ont été posées concernant les sciences humaines (concept et méthode des sciences humaines), mais aussi des questions sur le pourquoi (les conséquences éthiques et sociétales des sciences humaines) :

ÉPISODE 16

En effet, la philosophie, l'histoire, la linguistique, les études littéraires, la psychologie, la sociologie, les sciences agogiques (pédagogiques et andragogiques) — toutes ont un impact sur la vie qui se situe en réalité en dehors de la sphère de ces sciences.

mit en lumière les problèmes internes et externes de la science :

(i) La recherche fondamentale s'est intéressée aux axiomes ou présuppositions (les « fondements ») de la science ; en physique, l'ancienne conception rigide de la régularité n'était plus suffisante (la physique quantique comporte des incertitudes) ; en biologie, l'ancien mécanisme (un modèle non finalisé, déterminé uniquement par la causalité) est entré en conflit avec la téléologie de la vie ; en psychologie et en sociologie, l'ancienne loi naturelle pure a dû être conciliée avec les « lois » inhérentes aux phénomènes humains ; autrement dit, l'épistémologie « fondamentale » à partir de 1900 a dû réviser les fondements, qui se situaient en partie en dehors de la discipline elle-même (et étaient fondamentalement des présuppositions « philosophiques » ; (philosophie ou critique des sciences, ou métascience) ;

(ii) culturelle , initiée principalement par les penseurs vitalistes-existentiels (non sans lien avec le romantisme), a mis l'accent sur l'aliénation de la science spécialisée par rapport à la vie, notamment dans ses applications technologiques ; en effet, tandis que l'épistémologie fondamentale se concentre davantage sur la science « pure », l'épistémologie culturelle ou culturologique examine spécifiquement les implications éthiques et sociétales de la science (appliquée et applicable).

J. K. Feibleman , Technologie et La réalité , La Haye/Leiden, 1981, définit 'technologie' comme l'« in situ », c'est-à-dire la résolution immédiate, pratique et sans prétention de problèmes (pratiques), tandis que, selon lui, la science expérimentale est l'extension de la technologie, en ce qu'elle résout des problèmes pratiques (i) si nécessaire en laboratoire (extra situm) et (ii) visant à la généralisation et à la régularité.

En tout cas, dit-il, la science spécialisée et la technologie modifient fondamentalement notre conception concrète de la « réalité », démontrant ainsi que l'ontologie, au cœur de l'activité philosophique, ne peut exister en dehors de ces deux domaines, et vice versa.

C'est ainsi que l'on comprend D. Dubarle , **Le christianisme et les progrès de la science **, dans ** Esprit ** (XIX (1951) : 9, pp. 300/318) : le croyant, étant culturellement lié, ne peut pas simplement mettre de côté l'influence culturelle de la science.

Cela donne lieu à une dualité de l'épistémologie : l'instauratif les épistémologues (un George Sarton, par exemple) défendent la science (de manière heuristique et pédagogique) ; le réducteur Les épistémologues se livrent à une « critique » des sciences.

ÉPISODE 17

La scientifique (KO Apel) privilégie une science spécialisée : un néo-positiviste comme R. Carnap , dans la tradition de l'empiriste D. Hume et du positiviste A. Comte , glorifiera la science jusqu'au triomphalisme ;

Un existentialiste comme Sartre, dans la tradition de l'herméneutique W. Dilthey , serait plus enclin à les critiquer.

Des gens comme K. Popper, *Conjectures et Les réfutations* (New York, 1962) sont favorables à la science, mais soulignent son caractère momentané et provisoire : la science est réduite à

1/ les théories qui offrent une forte résistance à la critique et/ou qui **constituent** une meilleure approximation de la vérité que d'autres et **2/** les rapports de tests de théories.

Même C.S. Peirce , malgré son esprit scientifique, en arrive au « fallibilisme » (la conscience de la faillibilité). Sans parler de Pitirim. Sorokin , *Fads (grills) et Les travers de la modernité Sociologie et Sciences connexes , 1956 : dans sa manie d'imiter les sciences naturelles Les sciences humaines souffrent souvent d'imitation.*

1 / l'échange de scientisme (fanatisme scientifique) avec de la vraie science,
2a / testomanie (le besoin irréprouvable de réaliser des expériences) et phrénie quantique (le besoin de tout) (à interpréter quantitativement) et

2b/ la détection quantitative du trivial (se perdre dans des choses banales) avec des méthodes « quantitatives ». Malheureusement, la critique de

Sorokin se vérifie souvent dans le cas des chercheurs travaillant sur des sujets humains expérimentaux.

Digression : critique de l'idéologie (17/21)

Il est impossible de présenter une épistémologie contemporaine sans évoquer la notion d'idéologie. Ce terme est entré dans le langage courant depuis... *Destutt de Tracy* (1754/1836), *Éléments d' idéologie* (1801/1815), où il signifie faculté, en particulier épistémologie (« idée » - depuis Descartes et Hocke , représentation et contenu de la conscience).

Cf. Cabanis , Volney , Daunou et autres – sensualistes et positivistes. De manière générale, l'« idéologie » s'apparente à un système d'idées étrangères à la réalité, de préférence d'inspiration scientifique ou philosophique et souvent fortement motivée par des considérations sociales. Elle se prête aisément à une connotation péjorative : Napoléon qualifiait certains de ses contemporains d'idéologues (utopistes) avec dédain.

Ainsi, nous comprenons que G. Balandier (dans *Cah . Intern. de Sociologie*, 33 (1962), p. 128) parle du mythe, de l'idéologie et du programme comme de trois choses différentes et pourtant, d'une certaine manière, similaires ; que G. Schiwy , *Der französische Le structuralisme (mode, méthode, idéologie)*, 1969, sépare en quelque sorte l'idéologie de la mode et de la méthode, bien qu'elles se chevauchent également.

L'« idéologie » a été définie comme un système de représentations (ou théorie) se prétendant strictement scientifique en matière de politique, de morale, de religion, etc., mais sans la praxis strictement scientifique sur laquelle l'idéologie devrait reposer, mais soutenue par une praxis (c'est-à-dire une sorte de vie en pratique) à laquelle elle est inconsciemment inhérente.

EP18

Cette interprétation de l'idéologie est l'interprétation marxiste : tout système de pensée qui se considère comme « idéal » (comprendre : « spirituel ») — comme la philosophie traditionnelle, la religion, la morale ou la conception bourgeoise de l'État — n'est en réalité pas du tout idéal et spirituel, mais hautement matériel.

Raison : la bourgeoisie « justifie » sa position socio-économique de classe dominante par ces systèmes de pensée dits « idéalistes » ; dans la mesure où

la bourgeoisie elle-même croit sincèrement en son ou ses idéologies, elle est d'autant plus victime d'une « fausse conscience » qui la trompe et témoigne de son « aliénation » par rapport à la réalité.

Sa « conscience » (mentalité) est « irréaliste », « utopique » (sans « topos » ni lieu). La critique de l'idéologie par K. Marx la conçoit donc comme la fragile superstructure d'une base socio-économique (infrastructure), dont elle présente une image falsifiée : Marx étant matérialiste et économiste, il explique unilatéralement les « produits » « idéaux » comme des manifestations de conditions matérielles, notamment économiques.

Sa conception de l'idéologie est donc elle-même sujette à la critique idéologique : réduire unilatéralement toutes les idées humaines (notamment bourgeoises) à des « produits » matérialistes et économiques fabriqués dans l'atelier du système capitaliste a, à son tour, engendré des « constructions » qui ne correspondent pas à la « réalité » (et qui sont d'ailleurs tout aussi irréelles). Le véritable socialisme « scientifique », tel que Marx l'aurait souhaité, devrait se fonder sur une base de recherche autre que cette approche restrictive.

J.-B. Pontalis , Objekte des Fetischismus , Francfort- sur-le-Main , 1972, en discute. « Fétichisme ». Le sens premier du mot « fétiche » désigne un objet physique apparemment ordinaire auquel le fétichiste attribue une signification religieuse qui dépasse le cadre ordinaire.

De manière analogue (en partie identique , en partie différente), la psychologie laïque utilise le terme fétichisme pour désigner une appréciation exagérée de certains objets qui sont, en moyenne, sans intérêt particulier (d'un point de vue psychopathologique, cela devient un fétichisme sexuel : le fétichiste érotique survalorise érotiquement soit le corps, soit les objets (vêtements) de l'être aimé). Ces significations ont été adoptées par la psychanalyse freudienne.

K. Marx utilisait le terme « fétichisme » au sens socio-économique : l'analyse de la marchandise, avec son « fétichisme de la marchandise », en témoigne (réification , comme le disent les marxistes contemporains : la chose (« res »), en elle-même, sans le contexte socio-économique de l'exploitation du prolétariat par le capitaliste, reçoit, en tant que marchandise, une « vénération » exagérée, signe d'une conscience idéologique et irréaliste).

Il ressort de ce qui précède que la critique idéologique peut, à son tour, utiliser le mot « fétichisme » pour désigner une « croyance » exagérée en des « idées et concepts » — car non étayés par de véritables recherches scientifiques — qui ne méritent en réalité pas une telle « vénération ».

EP19

H. Ruyer , L'utopie et les utopies , Paris, 1950, présente le concept et l'histoire de « utopie » (Ruyer critique le remplacement par Marx du socialisme « utopique » auquel il s'opposait, par le soi-disant « socialisme scientifique »).

Les visions utopiques de la société remontent à Platon , mais le mot « utopie » a été forgé par Thèmes More (1478/1535, composé de « ou » et « topos », signifiant « nulle part ») et désigne une société ou une humanité future considérée comme « idéale » ou souhaitable, mais dont l'existence est incertaine. Un utopiste est souvent doté d'un esprit critique, observe attentivement les dysfonctionnements de la société établie et conçoit un contre-modèle tranché dans ce no man's land .

R. Ruyer (oc., p. 115) affirme donc que les utopies sont comme les voiles brumeux au sein desquels œuvrent les idées réalisables. Ce qui plaide en faveur d'une formulation plus nuancée.

Le fait que l'Occident ne soit pas le seul à croire aux idées utopiques est évident d'après *W. Bauer, China et l' espoir auf Bonne chance (Paradieste , Utopien , Idealvorstellungen)*, 1971, où Steller analyse les conceptions prémodernes et modernes du bonheur et des sociétés idéales (jusqu'à la « Révolution culturelle » incluse) en Chine.

réévalué l'utopie, figure E. Bloch (1885/1977) : la tâche de la philosophie est de faire pénétrer à la conscience le non-encore- devenu , le futur (et non le passé). La nouveauté, l'espoir, le rêve, la possibilité, l'utopie – tout cela est mis en avant. À l'encontre de la conception freudienne de l'inconscient (très fortement orientée vers le passé), Bloch insiste sur le non-encore-conscient, qui se manifeste par des tendances (orientations vers le futur) et des latences (possibilités imperceptibles mais déjà présentes). Contre le mépris de Marx pour la religion, Bloch affirme que là où il y a de l'espoir, il y a immédiatement religion (et non une simple utopie ou l'opium du peuple, comme le prétendait Marx). Cf. *Das Prinzip Hoffnung* , P. A. 1967 (1953/1959 ¹); *Geist der Utopie* , 1918 et autres œuvres de Bloch .

Conclusion : la critique de l'idéologie doit, d'une part, rejeter l'utopie comme non scientifique (à moins que sous la forme d'une futurologie scientifique) et, d'autre part, reconnaître que toute utopie est une critique tacite de l'idéologie.

L'émancipation est un autre thème de la critique idéologique, notamment celle de l'École de Francfort, avec sa « théorie critique » ou sa « dialectique négative » (M. Horkheimer, Herbert Marcuse, J. Habermas et al.).

Émancipation, maturité – ce sont des idées des Lumières du XVIIIe siècle qui, dans la bouche de l'École de Francfort, prennent une résonance idéologiquement critique et marxiste :

(a) Les données technico-scientifiques issues des sciences spécialisées (en particulier les sciences expérimentales) n'ont qu'une importance instrumentale ;

(b) les réalisations herméneutiques et historiques ont une importance « pratique » (c'est-à-dire morale ou éthique) ;

(c) Les apports de la théorie critique (critique de l'idéologie) ont un effet émancipateur.

EP20

d) Le concept d'émancipation renvoie à l'« aliénation » (dépossession, souvent aussi aliénation) :

(a) Juridiquement, ce terme désigne le transfert de possession (propriété, titre) à un étranger ; le terme français « aliénation » a une signification psychopathologique qui, soit dit en passant, également à le terme « aliénation » y est associé dans son usage philosophique et épistémologique : la perte de personnalité, totale (folie, démence) ou partielle, fait qu'une personne s'aliène d'elle-même ou est aliénée d'elle-même ;

(b) Philosophiquement, « l'aliénation » désigne cet état de conscience ou de conscience de soi qui reconnaît, comme s'il s'agissait des propriétés de cette réalité étrangère (et non des siennes propres), que des propriétés appartenant à soi-même, situées dans une réalité étrangère et extérieure à soi, que cette perte de soi peut être inhérente à la conscience individuelle ou collective (de classe, de société, de groupe).

Il est évident que la « projection » (l'externalisation de l'intériorité, que ce soit dans son propre comportement, chez autrui ou dans une autre réalité

extérieure (« étrangère »)) est étroitement liée à l'aliénation. Chez Hegel, Marx et, plus tard, Sartre, l'aliénation occupe une place centrale : l'histoire est ainsi conçue comme le détachement de l'homme (individuellement ou collectivement) de la conscience naïve (ce qui implique l'« aliénation »).

P. Ricoeur, je, e conflit d'interprétations, Paris, 1969, p. 148 et suiv. et, plus nettement encore, *S. IJsseling, Rhétorique et philosophie*, Bilthoven, 1975, p. 116 et suiv., soulignent, en réponse à Marx, Nietzsche et Freud (connus comme les « trois matérialistes critiques ») analysent la rhétorique, voilée ou manifeste, inhérente à tout discours humain, notamment scientifique et plus encore philosophique : les individus n'énoncent pas tant la vérité objective – même s'ils en ont consciemment l'intention –, mais, souvent inconsciemment, sous couvert de « vérité objective », ils défendent des propositions qui les arrangent (c'est-à-dire l'« éloquence » ou la rhétorique tendancieuse de leur discours). Ce type de discours est appelé idéologie (Marx), interprétation (Nietzsche) et rationalisation (Freud).

CJ Pinto de Oliveira, Information et propagande (Responsabilités chrétiens), Paris, a mis en lumière la rhétorique à l'œuvre dans la propagande que les médias diffusent quotidiennement.

La commission « École et Défense », qui a entamé une enquête en Suède en 1952, a publié son rapport en 1957. L'éducation, qui devrait transmettre **1/** le développement personnel, **2/** la préparation professionnelle, **3/ le sens** de la société et **4/** le sens civique, devrait également cultiver la critique de la propagande — une composante de la critique de l'idéologie — afin que, surtout en temps de guerre (pourquoi pas en temps de paix ?), l'humanité puisse voir clair dans la rhétorique.

La méthode de propagande fonctionne comme suit :

(1) Elle associe des symboles, aimés ou abhorrés, à des réalités qu'elle souhaite rendre attrayantes ou repoussantes (on parle de ses propres mouvements de jeunesse comme si

ÉPISODE 21

« groupes », en ce qui concerne ceux de l'adversaire idéologique ainsi que les « bandes » ; elle travaille avec des simplismes (représentations simplifiées de sujets complexes) ; elle utilise des mots chargés d'émotion au lieu de descriptions factuelles (« propagande » remplace la simple « information ») ; ils utilisent

ou abusent de l'argument d'autorité : des personnes bien connues, bien que non autorisées en la matière , sont citées dans leurs déclarations (des « opinions », pour ainsi dire) ; Elle spéculé sur la « perspective humaine » (« respect humain »), selon laquelle l'individu n'ose pas se mettre en opposition à son environnement ; elle mélange intentionnellement vérités, demi-vérités et mensonges ; Elle travaille avec des répétitions (qui « martèlent » le concept).

Il convient de noter que le point (6) formule le principe de Münsterberg : Willi Münsterberg, ami proche de Lénine et l'un des fondateurs du Parti communiste allemand, devint au fil du temps un spécialiste de la propagande (chef de la propagande du Komintern en France) et créa des « fantasmes » (« mythes ») destinés à discréditer systématiquement les nazis. Ces fantasmes répondaient à un besoin, selon Münsterberg , et finissaient par devenir « plus réels » que la « réalité ». Le célèbre Arthur Koestler , qui travailla avec Münsterberg, dénonça par la suite cette méthode.

En tout cas : la critique de l'idéologie est simultanément une critique du langage et du discours (analyse rhétorique) et une critique de la propagande.

Échantillon bibliographique (21/23)

-- S. Breton, *Théorie des idéologies* , Paris, 1976 (mode de discours idéologique, tension idéal/ capacité et volonté, forme religieuse de l'idéologie, relation entre philosophie, idéologie et connaissance, crise des idéologies);

-- D. Eickelschulte , *Ideologiebildung et Critique de l'idéologie* , dans Ch . Hörgl / Fr. Rauh , *Grenzfragen des Glaubens* , Einsiedeln , 1956, p. 245/273 (L'idolâtrie de Bacon , les Lumières, Destutt de Tracy, particulièrement étendu : Marx, Mannheim, Geiger);

-- *Les idéologies dans le monde actuel* , Paris, 1971 (études approfondies de divers installateurs),

-- HJ Hampel , *Variabilität et Disziplinierung des Denkens* , Munich/ Bâle , 1967, S. 130/161 (*Systèmes idéologiques de pensée* ; - considérés « logiquement » mais alors comme une étude des mentalités) ;

-- LJ Halle, *L' idéologique L'Imagination* , Chicago, 1972 (les idéologies sociales, de Hobbes et Rousseau sur la Révolution française à Marx et Lénine et le fascisme ; accent mis sur le contraste entre les idéologies libérales et

totalitaires et sur le révolutionnaire professionnel, fréquent depuis la Révolution française, qui, individuellement, s'oppose à l'ordre établi sans savoir clairement par quoi le remplacer) ;

-- B. De Clercq, *Religion et idéologie en politique* , dans *Tijdschr. v. Filosofie* vol. 27 (1965): 2 (juin), pp. 233/261 (publié plus tard comme livre) (les partis confessionnels créent un christianisme idéologique) ;

Plus épistémologique :

-- GG Granger , *Science , philosophie , idéologie*, in *Tijdschr. v. Philosophie* 29 (1967): 4 (déc.), pp. 771/780;

ÉPISODE 22

-- P. Cressant, *Lévy-Strauss* , Paris, 1970, pp. 10/16 (*Science et idéologie* : A. Badiou , F. Regnault , L. Althusser et al. sont cités à propos de la relation « idéologie/science », qui est double :

a / la science prend racine dans l'idéologie, di l'erreur totale ou partielle ;

b/ L'idéologie en tant qu'idéologie est découverte par la science (car l'idéologie, inconsciente d'elle-même, ne se connaît pas elle-même).

Althusser , le marxiste structuraliste , qui parle d'« idéologie/théorie », dit :

« Dans l'idéologie (...) les hommes n'expriment pas leurs rapports à leurs conditions d'existence, mais la manière dont ils vivent leur rapport à leurs conditions d'existence. » (Pour Marx, Paris, 1965, p. 240) ;

Cela signifie que l'idéologie n'a aucune valeur cognitive ; au contraire, elle masque ; on comprend que la critique structurelle de l'idéologie impose le rejet de l'herméneutique (et de la phénoménologie), qui, précisément, place l'expérience au centre ; ce que Lévi-Strauss démontre en concevant Saussure (le linguiste avec sa distinction « langage/parole »), Marx et Freud (pour leur insistance sur l'inconscient), ainsi que la géologie (qui ordonne le paysage, vécu comme chaos, par l'analyse et la recherche) comme quatre formes d'un seul type de connaissance : « la vraie réalité n'est jamais la plus évidente » ; « le perceptible sensoriellement est, une fois rendu transparent, rationnel » (hyperrationalisme) (oc, 22) ; l'herméneutique et, en particulier, la phénoménologie, avec son insistance sur l'immédiatement vécu, ne parviennent pas à voir que le « réel » se trouve derrière, en dessous, au-delà de l'expérience superficielle.

-- J. Robinson, *Économie Philosophie* , Chicago, 1962 ; pp. 1/25 (*Métaphysique , Morale*) et *Science* : Une société ne peut exister sans que ses

membres aient des points communs nourrissent des sentiments quant à la manière appropriée dont les choses devraient se dérouler et ces sentiments sont exprimés dans une idéologie » (oc, 4) ;

-- *Apel, Bormann, Bubner, Gadamer, Giegel, Habermas, Hermeneutik et Critique de l'idéologie*, Francfort, 1971 (approfondie) ; - en accord avec ce que l'on observe aujourd'hui On appelle « éducation anti-autoritaire » (il serait préférable de dire : critique de l'autorité). opv .):

-- *CS Peirce, Die Festigung der Ueberzeugung*, Baden-Baden, 1965 (*La Fixation de la Croyance*), notamment S. 49/58 (les quatre méthodes de justification de l'opinion : l'obstiné (individuel), le autoritaire (social), l'a priori (particulièrement philosophique) et la méthode de durabilité externe, di le expérimental scientifique) ;

-- *G. Schiwy, Les Nouveaux Philosophes*, Paris, 1979, notamment pp. 23/48 (le poststructuralisme avec R. Barthes, M. Foucault, J. Lacan et leurs analyses respectives du « discours » de la raison directe et indirecte de notre civilisation et de ses idéologies) ;

-- *J. Moreno, Groupe de psychothérapie et Psychodrame*, Stuttgart, 1973, S. 1/8 (de une vision thérapeutique plus approfondie que les idéologies communiste et capitaliste, qui sont trop superficielles).

EP23

Digression : Philosophie (23/25)

Échantillon bibliographique.

Naturellement, le volume considérable de livres et de revues est incommensurable (tout comme pour les sciences spécialisées). encore Un choix .

-- *G. Varet, Manuel de bibliographie philosophique*, t. I (*Les philosophies classiques*), t. II (*Les sciences philosophiques*), Paris 1956.

Dictionnaires :

-- *A. Lalande, Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, 1968 ¹⁰ ;

-- *P. Fonlquié / R. Saint-Jean, Dictionnaire de la langue philosophique*, Paris, 1969 ² ;

-- W. Brugger , Hrsg ., *Philosophisches Wörterbuch* , Fribourg, 19618 (avec un extrêmement aperçu utile de l'histoire de la philosophie (Inde, Chine, Japon, Occident) ;

-- J. Grooten / G. Steenbergen, *Philosophical Lexicon*, Anvers / Amsterdam, 1958 (avec annexe sur la logique formalisée);

-- O. Willmann , *Le plus important philosophique Fachausdrücke in historischer Anordnung* , Kempten /Munich, 1909 (toujours extrêmement utile).

Problème:

-- O. Willmann , *Abriss der Philosophie (Philosophie) Propädeutik*), Vienne, 1959 (*Logik* , 1912-4 ; *Empirische Psychologie* , 1912-4 ; *Historische Einführung in die Metaphysik* -- A. Brunner , *Die Grundfragen der Philosophie* , 1914) ; , Fribourg, 19493 (systématique) ;

-- M. Dessoir , *Educatrice ., Die Philosophie in ihren Einzelgebieten* , Berlin, 1925 (J. Rieffert , *Logik* ; E. Becher , *Erkenntnistheorie et Métaphysique* ; M. Schlick , *Naturphilosophie* ; K. Koffka , *Psychologie* ; E. Uitz , *Esthétique et Philosophie de l'Art* ; P. Menzer , *Éthique* ; P. Tillich , *Religionsphilosophie* ; A. Vierkandt , *Gesellschafts - et Philosophie de l'histoire*) ;

-
- D. Bronstein / Y. Kriterion / Ph. Wiener, *Problèmes fondamentaux de la philosophie* , Englewood Cliffs, NJ, 1964 ³ (*méthodologie* , *éthique*, *politique et histoire*, *science*, *connaissance*, *art et expérience esthétique*, *religion*, *réalité*, *philosophie* , - en soixante-trois extraits) ; - comme un voit , c'est le domaine de la philosophie très large.

Philosophie planétaire :

-- J. Plott / P. Mays , *Sarva - Darsana - Sangraha* (*Un guide bibliographique de Histoire mondiale de la philosophie*), Leiden, 1969 (conçue dans un esprit très large et accompagnée d'explications) bibliographie de la philosophie « globale » (comprendre : planétaire) ;

-- P. Raju , *Philosophie orientale et occidentale* , Utrecht/Anvers, 1966 (occidentale, Les philosophies chinoise et indienne, avec une série de considérations comparatives) ;

-- J. Ferrater Mora, *Introduction à la philosophie moderne*, Utrecht/Anvers, 1962 (le Philosophie soviétique, philosophies d'Europe occidentale et anglo-américaines).

Aperçus historiques :

-- HJ Störig , *Histoire de la philosophie* , 2 vol ., Utrecht/Anvers, 1972 ² (comprend ainsi que la philosophie indienne et chinoise);

-- FA Lange, *Geschichte des Materialismus* , 2 vol ., Leipzig, 1866 ¹ , 1905 ² ;

-- O. Willmann , *Geschichte des Idealismus* , 3 Bde , Braunschweig, 19072 (Lange et Willmann restent très utiles et se complètent mutuellement);

ÉPISODE 24

-- A. Bolckmans , *Aperçu des mouvements philosophiques dans la littérature mondiale* , Gand, 1972 (Introduction : le Moyen Âge ; Partie 1 : Renaissance et Baroque, Classicisme ; Partie 2 : Lumières et (Pré)Romantisme jusqu'à nos jours). EP. 24.

- C. Bertels/E. Petersma , *Philosophes du XXe siècle* , Assen/Amsterdam/Bruxelles, 1972 (dix-sept philosophies contemporaines sont clarifiées au moyen d'un ou plusieurs représentants) ;

-- A. Noiray , dir., *La philosophie* , 3 t., Paris, 1972 ² (dictionnaire, extrêmement actuel, avec, insérés, articles sur l'histoire (depuis Hegel, le marxisme, la phénoménologie, l'existentialisme , la psychanalyse, l'épistémologie, le structuralisme, la pensée technique, la pensée politique) ;

-- Ch . H. Favrod , *La philosophie* , Paris, 1977 (introduction et dictionnaire (personnes, courants), - très actuel);

-- id., *Les idées du XXe siècle* , Paris, 1978 (théories, recherches , hypothèses, critiques, influences, - cette fois-ci y compris les sciences spécialisées et les arts);

-- D. Huisman / A. Vergez , *La philosophie contemporaine en cent textes choisis* , Paris, 1973 (conception de la philosophie, de la psychanalyse, de la linguistique, de l'épistémologie, de l'éthique, de la métaphysique) ;

-- J. Parainvial , *Tendances Nouvelles de la philosophie* , Paris, 1975 (ouvrage catholique qui, après les influences de Marx, Nietzsche et Freud, les penseurs « sophistes » (C. Jartre , Derrida , Deleuze) et les penseurs « philosophiques »

(Thibon , Weil, Bruaire , Toinet , Fessard (humanistes chrétiens) ; Marcel (phénoménologues) ; Heidegger, Jaspers, Merleau-Ponty (existentialistes) ; Berger, Henry, Iévinas , Marion, Ricoeur , Boutang et al., discutent) ;

-- M.-Cl. Bartholy / P. Acot , *Philosophie , épistémologie, précis de vocabulaire* , Paris, 1975 (à l'exception du lexique mis à jour : platonisme , aristotélisme, cartésianisme , empirisme anglo-saxon, kantisme) critique , dialectique hégélienne, phénoménologie, clarifiée au moyen de textes);

-- A. Roussel , *Textes philosophiques* , Paris, 1972 (particulièrement fascinant sur le plan culturel et philosophique) anthologie avec explication);

-- IM Bochenski , *Histoire de la philosophie européenne contemporaine* , DDB, 1952 (Excellente introduction au matérialisme, à l'idéalisme, à la philosophie de la vie, à l'existentialisme, à l'ontologie et à la logique mathématique du XXe siècle) - ste e.);

-- H. Arvon , *La philosophie allemande* , Paris, 1970 (excellent aperçu de la irrationalisme, dialectique, philosophie du langage et herméneutique, phénoménologie, existentialisme et néo- - Kantisme);

-- H. Albrecht, *Deutsche Philosophie aujourd'hui (Problème , Texte , Denker*), Brême, 1969 (phénoménologie, existentialisme, hégélianisme, marxisme, empirisme logique, positivisme, analyse du langage, esthétique, anthropologie, avec de bonnes anthologies et introductions à ces sujets).

-- G. Schiwy, *Les Nouveaux Philosophes (Le retour de la métaphysique)*, Paris, 1979 (A. Glucksmann, B.-H. Lévy, M. Clavel, G. Lardreau, Chr. Jambet , G. Susong, M. Guérin, J.-F. Dollé , Ph. Nemo, J.-M. Benoist);

-- S. Bouscasse / D. Bourgeois, *Faut-il brûler les Nouveaux Philosophes ?* (Le dossier du ' procès '), Paris, 1978 ;

--

EP25

-- R. Ruyer , *La gnose de Princeton (Des savants à la recherche d'une religion)*, Paris, 1974 (ce nom de « Princetongnosis » date d'environ 1968 ; ses adeptes : G. Stromberg, V. Weisskopf , E. Whittaker , G. Whitrow , U. Siama , D. Bohm

, I. Good , Fr. Boyle, W. Elsasser , W. Beck, E. Wigner , Eric Berne, physiciens , astronomes, médecins, biologistes anglo-saxons ou asiatiques , conscients des limites de la « science », recherchent une nouvelle vision du cosmos et de la vie, une sorte de « gnose » ou de connaissance transempirique — en quoi ils diffèrent fortement, aux États-Unis, des disciples de Galbraith (l'économiste), H. Marcuse (le philosophe de la révolte de mai 1968) et N. Chomsky (le linguiste de la Nouvelle Gauche)).

Philosophie.

Le mot « wijs » signifie à l'origine « savoir » (celui, celle qui sait) ; le verbe « wijzen » signifiait « faire savoir ». « Wijzen » et « duiden » sont apparentés (« analogues ») : désigner quelque chose revient à le faire. Il suffit de penser à « onderwijzen ».

On dit que Pythagore de Samos (-580/-500) a inventé le terme « fil. o. sophia » : « sophos », sage, « sofia », sagesse, et « filo (s) », enthousiaste, amical, composent le mot : les dieux possédaient la « sagesse » mais l'homme est un chercheur de sagesse (le fallibilisme de Pythagore est contenu dans ce terme humble).

Notre mot « sage » est sémantiquement lié à l'anglais « witch », au russe « vieshjii » (masculin) ou « vidma » (féminin), et au sanskrit « veda » : la racine se trouve là.
' savoir '.

En effet, le magicien est celui ou celle qui sait : C. Castaneda , **Les Enseignements de Don Juan **, Amsterdam, 1972, témoigne encore de cette signification (« celui qui sait » est le magicien que Castaneda initie à son « savoir »).

Selon E. Dodds , Pythagore était un chaman : il n'est donc pas surprenant que le nom « philosophie » soit apparu à la frontière entre magie et science.
philosophie .

Science et philosophie unifiées (25/27)

Quand on considère JK Feibleman , *A System of Philosophy* (Logic, Ontology , Metaphysics , Epistemology , Ethics , Aesthetics , Psychology , Politics, Sociology , Anthropology , Philosophy of Life, Philosophy of Nature, Philosophy of Language, Philosophy of Science , Cosmology , Philosophy of Law , Philosophy of Education , Philosophy of Religion), La Haye, 1963 et suiv. À y regarder de plus près, on est stupéfait par l'étendue encyclopédique de ces

dix-huit volumes, écrits par l'un des plus grands philosophes américains actuels.

Pourquoi ne pas envisager une « science unifiée », qui consisterait en la collecte (et l'unification conceptuelle) de tous les résultats de toutes les sous-sciences, plutôt qu'une philosophie ? La question n'est pas dénuée de sens : Aristote, Thomas d'Aquin, Leibniz, et d'autres encore, ont détenu la quasi-totalité du champ scientifique de leur époque. Après C.S. Peirce et H. Poincaré, en raison de l'hyperspécialisation et de l'explosion scientifique, une telle chose n'est plus possible.

EP26

Même la création d'une science unifiée représente une tâche monumentale, non seulement sur le plan informationnel (rassembler toutes les données), mais aussi sur le plan conceptuel (trouver les concepts de base qui créent une véritable unité).

Mais il y a plus : la philosophie est, fondamentalement, quelque chose de différent de la science spécialisée (voir ci-dessus), qui reste toujours abstraite, en particulier la science expérimentale (qui exclut les faits historiques, intimes, introspectifs et sensibles parce qu'ils ne sont pas **1/** publics **2/** reproductibles par les scientifiques à leur discrétion expérimentale — chose que la philosophie ne peut pas faire en raison de son sens de la totalité).

Néanmoins, comme indiqué précédemment, la philosophie ne peut exister sans un contact plus que superficiel et dilettante avec les sciences spécialisées. D'où l'importance d'ouvrages tels que ceux de *H. Barraud*, *Science et philosophie* par exemple, que une liste non exhaustive (qui pourrait l'être ?) mais simplement tentatives de confrontation démonstrative (travail avec des échantillons) entre philosophie et science, et tant d'autres.

Structure de base de la philosophie.

S'il ne s'agit pas d'une science spécialisée, par quelle structure est-elle alors connue (propriété spécifique) ? La philosophie dégénère en philosophies orientales (notamment indiennes : +/- -2000 (Rig-veda ; cf. :

-- *J. Gonda, Les religions de l'Inde*, Paris, 1965 ;

-- *J. Neuner, l'hindouisme et Christentum*, Vienne, 1962); les chinois : +/- -2500 ; cf.

-- A. Forke , *Die Gedankenwelt des chinesischen Kulturkreises* , Munich/Berlin, 1927 ; les influences japonaises (Shino et chinoises ; cf. : -- P. Lüth , *Die japanische Philosophie* , 1944)) et occidentale.

Malgré leur diversité, les éléments suivants se distinguent clairement :
Il Section *informative* : l'épistémologie (théorie de la science), la théorie de la pensée et la méthodologie montrent comment le penseur acquiert des connaissances, les organise et le fait méthodiquement, et non au hasard ;

La partie (*méta*)*physique* . La partie *pré-constitutive* . Celle-ci traite de l'origine de tout ce qui est (que cette origine soit appelée « Dieu », l'infini, ou autrement), à savoir tout ce qui est situé avant la propre « constitution » (essence, nature) des choses et des processus.

La partie *constitutive* traite de ce qui *est* , pris en soi (qu'on dise ou non que tout est matière (matérialisme) ou idée (idéisme) ou autre) ;

Il Aspect *normatif* et déontique : l'éthique (théorie morale) traite de la conduite consciencieuse de l'homme ; la politique traite du comportement social (« polis » signifiait « cité-État » pour les Grecs anciens) ; l'esthétique traite du beau et de l'œuvre d'art ; la technologie traite de l'action utilitaire (le normatif est aussi « axiologique »).

Tout ceci est encadré par *l'ontologie* ou la théorie de la réalité, qui considère « l'être » soit de manière synchronique, soit de manière diachronique (historique) : la connaissance, l'origine, la nature des êtres , le comportement — tout ce qui est « l'être ».

EP27

Outre cette structure de base, parfois davantage mise en avant de cette manière (l'ère moderne est fortement orientée épistémologiquement, logiquement et méthodologiquement ; l'Antiquité et le Moyen Âge plus (méta)physiques ((pré)constitutives) et normatives), et à d'autres moments différemment, il y a la méthode, qui est soit non singulière, soit singulière.

E. Rogge, *Axiomatik als möglichen Philosophierens* (*Das grundsätzliche En parlant de Logistik , der Sprachkritik und der LebensMetaphysik*), Meisenheim , 1950 met les trois Les méthodes les plus marquantes du XXe siècle divergent, et peuvent être appliquées soit exclusivement, soit de manière inclusive (éclectique, pragmatique) : le positivisme (logistique), le rationalisme (critique linguistique) et l'herméneutique (métaphysique de la vie) se

déroulent en parallèle, mais s'influencent, voire peuvent s'influencer mutuellement chez un même penseur, à condition qu'il « coordonne » (c'est-à-dire qu'il pense de manière inclusive) et qu'il ne soit pas « centré », c'est-à-dire qu'il ne soit pas exclusivement orienté.

- cf. la paire de Piaget « coordination » / « centration », union féconde.

Explication : chacune de ces trois approches révèle un aspect de la réalité. L'ouvrage * *Decision* * de P. Kurtz s'inscrit dans la même perspective. et le *La Condition de l'homme* , Seattle, 1965, dans lequel l'auteur cherche à « réconcilier » les trois principaux modes de pensée occidentaux — le naturalisme (parallèle au positivisme chez Rogge), « l'analyse philosophique » (cf. la critique linguistique, plus ou moins, chez Rogge) et l'existentialisme (cf. l'herméneutique chez Rogge) — et à faire interagir la science et la philosophie.

La méthodologie comparative est pratiquée par J. Donald Butler, *Four Philosophies et leur Pratique en éducation et Religion* , New York, 1968 ³ , une comparaison fascinante l'étude du naturalisme (Hobbes, Rousseau, Spencer), de l'idéalisme (Platon , Descartes, Kant, Hegel), du réalisme (Aristote, Thomas d'Aquin et autres), du pragmatisme (Père Bacon, Comte et autres), de l'existentialisme, de l'analyse du langage, qui montre que certains penseurs appartiennent à plus d'une tendance.

C. van Peursen , *Phénoménologie et philosophie analytique* , Amsterdam, 1968, aborde ce sujet. comparer les deux « cultures » (PC Snow) aujourd'hui (sans le terme intermédiaire de Rogge et Kurtz).

Waelhens , *Existence et signification* , Louvain /Paris, 1958, est également fascinant . procède de manière comparative et conflictuelle d'un point de vue phénoménologique).

Le plus extrême est W. Hirsch, *Ueber die Grundlagen einer Methode universelle de Philosophie* , Bad Homburg/ Berlin/ Zurich, 1969.

Waelhens , oc., 75/103, nous paraît particulièrement important : le terme « nouvelle philosophie » exprime (surtout à partir de 1910 environ) que la pensée, au lieu de procéder de manière intellectuelle-rationaliste ou scientifique- positiviste, se conçoit comme la vie dans le monde parvenant à la pleine conscience de soi. Hegel et Marx, voire Kierkegaard et Nietzsche, procèdent ainsi ; Bergson également, de même que la philosophie existentielle : l'expérience et la pensée ne font qu'une, dès l'origine ; penser

est donc un déploiement, de quelque manière que ce soit, de ce qui est implicitement présent dans la vie vécue, prise dans son ensemble .

EP28

Digression : Théologie (théologie) (28/30)

J. MacMurray , Conditions of Freedom , Londres, 1949, p. 87, dit :

La religion est la matrice (tableau ordonné) de toutes les activités significatives de la conscience humaine.

Et même *Karl Mannheim* , sociologue qui défendait ce qu'on appelait l'« intégration » (en opposition à la pillarisation (le départementalisme)), — une intégration qu'il considérait comme la pierre angulaire de toute activité sociale — affirme dans son ouvrage * *Liberté , Pouvoir et* Dans Democratic Planning* , Londres, 1951, il est affirmé que la religion est le facteur décisif de cette intégration.

O. Willmann , Gesch. d. Idéalisme , II (Der Idealismus der Kirchenväter et der Realismus der Scholastiker) , Braunschweig, 1907², art. 9, prétend que le christianisme elle présente la structure suivante : un moment supratemporel (à comprendre : d'un autre monde) (c'est-à-dire un facteur historique) , c'est-à-dire les pouvoirs surnaturels et extra-naturels qui sont à l'œuvre dans le christianisme ; trois moments « temporaires » (à comprendre : terrestres, laïques, « de ce monde ») :

1/ la prédestination , dans le contexte général de consacré, saint ou, de plus, l'histoire du « salut », de la rédemption, c'est-à-dire l'intervention salvatrice des puissances surnaturelles et extranaturelles dans les affaires terrestres et séculières ; cette prédestination est évidente d'après les livres historiques (sacerdotaux) et prophétiques, mais aussi d'après les livres sapientiaux ou de sagesse et apocalyptiques ou de révélation de l'Ancien Testament, qui envisagent une rédemption qui s'applique à tous les peuples (dont le petit peuple juif « élu » offre la préfiguration et la préparation) ;

2/ l'entrée ou la percée, dans la personne et l'œuvre de Jésus-Christ, le second personne de la Sainte Trinité, et dans la personne et l'œuvre du Saint-Esprit, la troisième personne de la même Sainte Trinité, - tous deux envoyés par le Père se révélant dans leur personne et leur œuvre, la première personne de la Sainte Trinité, - l'entrée, à savoir, de la rédemption ;

3/ la continuation, après l'ère évangélique, de cette même rédemption dans l'Église comme communauté des rachetés parmi toutes les nations.

Pourtant, selon O. Willmann , interprète d'une conviction théologique et chrétienne populaire, patriotique et ecclésiastique médiévale , réaffirmée lors du concile Vatican II (où ce concile parle de la signification et de la valeur des religions non bibliques), on ne voit qu'un seul aspect (biblique) : « De l'Évangile, non seulement la révélation mosaïque reçoit sa pleine illumination, mais aussi la révélation primordiale ou archaïque précédente remontant aux origines (de l'humanité) ». (oc , 20).

Ceci confirme explicitement la nature « globale » (globus = globe) ou, mieux encore, planétaire du christianisme, qui, de ce fait, dans un certain sens, « intègre » toutes les religions possibles.

EP29

Le même O. Willmann , oc, (80/92 (*Das Verhältnis der Philosophie zur Theologie*), affirme — s'opposant ainsi à juste titre à la soi-disant historiographie « éclairée » (comprendre : laïque) — que la « connaissance concernant les choses « divines » comme provenant d'une révélation de la « divinité » (la divinité doit être comprise ici au sens ancien d'« être extra- et surnaturel ») était conçue comme le type de connaissance « supérieur », tandis que la « connaissance des choses humaines et la contemplation (spéculation) » était conçue comme un type de connaissance subordonné — ceci aussi bien en Inde qu'en Grèce .

Le patriarcat (c'est-à-dire la philosophie et la théologie antiques des Pères de l'Église) et la scolastique (c'est-à-dire sa continuation médiévale) ont développé cette vision « païenne » d'une manière bibliquement chrétienne.

Le schéma se présente comme suit depuis l'époque hellénistique -époque romaine :

les sept « technai » (arties) les libéraux , les « arts » libres, comprenez : les sciences spécialisées) forment la propaedeutis (pré - éducation) ; ils sont en partie « philologiques » (c'est-à-dire linguistiques) - depuis les proto- et deutérosophiques (cf. *W. Jaeger, Paideia* , I, 397 et suiv., qui parle de sciences spécialisées « formelles », à savoir la grammaire, la rhétorique (l'étude de l'éloquence), la dialectique (l'étude de la discussion et de la pensée) – le trivium médiéval

-; elles sont en partie « mathématiques » (au sens pythagoricien de « de nature numérique »). monieus » : « arithmos » signifie

1/ plus d'un (donc : deux ou plus),

2 / structure de nature géométrique (« forme », ' gestalt '),

3/ harmonie), à savoir l'arithmétique (science des nombres), la géométrie (géométrie), la musique (musique kithariste , qui était expliquée géométriquement par les Pythagoriciens), l'astronomie (science des corps célestes : l'univers, conçu de manière géocentrique, était compris comme une seconde application des nombres et de la géométrie) ; W. Jaeger, oc, appelle cette partie « réelle »,

philosophie , également appelée simplement « sofia », sagesse ;

la « sophia » ou « sagesse » chrétienne (également « didachè » ou « doctrine » (l'accent est alors mis sur la nature dogmatiquement fixe de cette sagesse dans ses invariants ou noyaux essentiels d'une nature immuable)), - plus tard également appelée « théologie ».

O. Willmann , oc, 82/83, explique comment saint Clément d'Alexandrie (+ 215), maître d' Origène d'Alexandrie (+ 254), fut le premier à interpréter ce schéma, en soi païen, voire juif (pensez à Philon le Juif (-25/+50) à Alexandrie), dans un sens chrétien :

Comme les sciences de l'éducation (ta enkuklia) « Les mathémata coopèrent au service de leur maîtresse, la philosophie, de sorte que la philosophie elle-même contribue à son tour à l'acquisition de la « sagesse » (chrétienne) (à comprendre : la théologie biblique) ». (Strom. 1). Mais il faut bien comprendre cette série de subordinations :

« La théologie est la doctrine de la vérité chrétienne ; la philosophie est la doctrine chrétienne de la vérité » (id., *Die wichtigsten* , p. 57).

EP30

Échantillon bibliographique.

Plaçons d'abord W. Jaeger, *A la naissance de la théologie (Essai sur le présocratiques)*, Paris, 1966 (Dt . *Die theologie der frühen Griechischen Denker* , 1953 ; Effrayant. *La théologie du tôt grec Philosophes* , 1947, dans lequel le célèbre classiciste La théologie « naturelle », cette connaissance des dieux et des divinités fondée sur l'étude de la fisis , de la natura, de la nature, ne commence pas seulement avec les plus anciens penseurs grecs, avec leur type

de discipline et de philosophie, mais en constitue le noyau, exception faite des sceptiques , qui ne sont pleinement abordés que plus tard, à l'époque hellénistique-romaine.

Cette étude de Jaeger confirme par ailleurs ce que O. Willmann avait déjà précisé plus d'un demi-siècle plus tôt dans son chef-d'œuvre, * *Geschichte des Idealismus* *, I (*Vorgeschichte*) et *Histoire de l'Antiquité L'idéalisme*), qui a certes été amélioré et surtout complété, mais non réfuté, jusqu'à présent.

Cl. Tresmontant , *La métaphysique du Christianisme et la naissance de la philosophie chrétienne* , Paris, 1961, confirme, avec des moyens plus récents, ce que O. Willmann , II (*Der Idealismus der Kirchenväter*), l'a déjà clairement indiqué au début de ce siècle, à savoir que La pensée chrétienne est à la fois un prolongement et une critique approfondie des anciennes façons de penser païennes, notamment en ce qui concerne les questions théologiques.

Cl. Tresmontant , *Introduction à la théologie chrétienne* , Paris, 1974, situe la théologie dans un contexte actuel et plus large.

F. Cayré , *Patrologie et histoire de la théologie* , 3 t., Paris, 1938/1945/1944, est le l'ouvrage le plus accessible et le plus complet sur le sujet .

E. Hocedez , *Histoire de la théologie à Paris* , 1949/ 1952/ 1947, nous plonge pleinement dans le présent. une crise fondamentale qui affecte non seulement toute notre culture, mais aussi la théologie catholique.

E. Schillebeeckx , trad./édit . , Feiner / Trütsch / Böckle , *Theologisch Perspectief* (Aperçu de la situation actuelle en théologie), I (Problèmes fondamentaux), II (Dogmatique), Hasselt, 1958/1959, montre encore plus clairement la crise des fondements.

L'intersection entre l'érudition académique, la philosophie et l'exégèse biblique nous a été récemment démontrée *par Collationes* (Revue flamande de théologie et de pastorale), dans son article « Nouvelles approches de la Bible », vol . 10 (1980) : 4 (décembre). Deux approches « internalistes », l'approche « historico-critique » (désormais appelée « classique » car traditionnelle depuis le XVIIIe siècle) et l'approche structuraliste (dans l'esprit de Saussure), ainsi que deux méthodes « externalistes » (l'approche psychanalytique, dans l'esprit de Freud, et l'approche marxiste, dans l'esprit du mouvement « Chrétiens pour le socialisme »), sont appliquées à la parabole du Bon Samaritain. Ceci prouve l'utilité d'une épistémologie rigoureuse.